

pratique, se traduit surtout par des manipulations pour s'assurer du soutien de l'électorat. Tant que la conscience politique de la population ne pourra pas se nourrir par une information pluriforme — dans le département du Mayo-Kani, la télévision et pratiquement absente, faute d'électricité dans la plupart

des villages, alors que les journaux ne sont pas distribués aussi loin de la capitale — cette situation risque de perdurer.

Kees Schilder

*Traduit du néerlandais
par Robert Buijtenhuijs*

Acclamer les marines ? si l'on veut

LE spectacle va commencer. Les Américains nous offrent leur festival de fin d'année. Les Somali sont impressionnés par cette démonstration de force. Ceux qui regardent ce show à la télé sont heureux de voir ce spectacle pour l'instant. A la réflexion, ils ont l'air heureux eux aussi ces guerriers, pour l'essentiel des « marines », qui sont le fer de lance des forces conduites par les Américains pour nourrir-les-affamés protéger-les-faibles : des « guerriers » qui prennent la pose pour un éventuel objectif — des jeunes bien nourris, le visage arrondi d'auto-satisfaction, les traits repus de ces petits plats mitonnés, préparés dans des fours au large et amenés par des hélicoptères bien équipés en micro-ondes, tandis que les Somali ont faim !

Je suis quasi certain que personne, et encore moins les Américains et leurs alliés, ne serait venu plus tôt ou plus vite à l'aide de la Somalie si elle avait subi un sort similaire à celui du Koweït. Depuis la fin de la guerre froide, la Soma-

lie tient moins de place sur la scène géopolitique : il faut dire aussi qu'elle est peuplée de noirs, qu'elle est trop pauvre pour attirer des intérêts occidentaux et qu'elle a une population musulmane à 100 pour cent.

Comment se fait-il que les Américains aient envoyé un corps d'élite de marines en Somalie ? Le temps que le monde ait tourné son regard du côté de la crise en Somalie, la famine s'était constituée en une force maléfique, un vrai défi, n'est-ce pas, avec ces squelettes photographiques, qui rendaient visite à la conscience de chacun quand la peau tendue d'hommes à moitié morts de faim pénétrait dans des living rooms à l'heure de la télé.

Tout cela n'est-il qu'un petit geste de charité après le Thanksgiving, geste d'une nation trop nourrie envers une nation affamée ? Les choses sont-elles aussi simples ? Ou y-a-t-il d'autres motifs, plus cachés ?

Je serais bien le premier à admettre que la crise en Somalie a été créée par son propre peuple, et est endogène au système de clien-

télisme clanique, bien qu'il soit possible que certains des maux inhérents qui ont déclenché la violence civile aient eu leur genèse à l'extérieur du pays. Mais quand le pire fut marié au pire, et que plusieurs milliers de personnes eurent perdu la vie, et que bien d'autres encore se furent réfugiées de l'autre côté des frontières — quand deux millions et demi eurent été victimes de la famine et du pillage en dehors de toute loi — peut-être que cela n'avait plus d'importance de savoir qui, en fin de compte, devait intervenir et sous quel drapeau, avec ou non des casques bleus, Africains ou non, même si la force d'intervention avait son propre programme non déclaré.

Je n'ai pas renoncé à dénoncer l'Afrique pour avoir observé ce spectacle avec une indifférence au-delà de l'imaginable, alors que les Somali se détruisaient entre eux, alors que le pays s'effondrait et sombrait dans une anarchie absolue de la pire forme qui soit. Je vous épargnerai mon indignation devant les Arabes, les Musulmans et les ligues non alignées dont la Somalie est membre. Il ne méritent pas que je m'attarde sur eux.

Il est pourtant honteux, cependant que ce soit aux États-Unis qu'ait échoué le rôle de leader par l'envoi de ces marines et que ce soient les Français et les Canadiens qui aient dû apporter leur contribution en allant au secours de ceux qui n'étaient pas secourus jusqu'ici. Honte à toi, Afrique ; honte au Secrétaire Général de l'Organisation pour l'Unité africaine ; honte à vos chefs d'État. Et je parle en panafricaniste !

Allons-nous dire alors, « bien joué, l'Amérique ! » et n'y plus songer ?

En tant qu'ancien colonisé,

panafricaniste — par-dessus tout, en tant que Somalien amer — je confesse que j'ai beaucoup de mal à me faire à l'idée que je dois accorder toute confiance au caractère désintéressé d'un tel geste de bonté quand il vient d'une des parties du monde qui a une histoire de domination impérialiste.

Je me rend compte que je n'ai aucune raison, dans la conjoncture, d'accuser l'Amérique de menées impérialistes. Ce serait tout à fait simpliste et même complètement irréaliste que de croire que l'Afrique eût pu mettre sur pied une force comparable en puissance et en efficacité à celle des marines.

Désorienté par l'arrivée inattendue des marines, un Somali, interrogé sur le réseau africain de la BBC, émit l'opinion que les Américains étaient motivés par la beauté de nos femmes. A mon avis cette réaction est celle du petit avorton qui se sent impuissant quand il est confronté à toute la force virile d'un autre homme. Un autre était d'avis que chaque Somali allait être converti au Christianisme. Dans quel dessein ?

Dépassé comme je le suis par l'amplitude de la crise, voici ce que je dis : la Somalie est une plaie saignante, une blessure aussi ouverte qu'une porte à la charnière brisée, une bouche sans dent et sans langue, d'une laideur extrême, telle une caverne, ou une tombe.

Peut-être qu'il serait plus sage d'attendre jusqu'à ce que ce gâchis ait été arrêté, que cette plaie purulente ait été traitée, que les affamés aient été nourris, les malades guéris, les mal nourris réhabilités, et seulement alors commencer à parler.

Je me laisse convaincre de la sagesse qu'il y a à être courtois envers ceux qui ont été généreux,

une sagesse qui me conseille d'attendre pour voir comment tournent les choses sur le terrain avant d'entonner les louanges des marines qui accomplissent des actes sanctionneux de charité chrétienne (chrétienne au sens secondaire, laïc du terme), qui, quelques jours après avoir débarqué avec des troupes très réduites, ont déjà fortement modifié les rapports de force parmi les bandes de soudards — les marines qui ont bien fait leur travail, un travail aussi propre que de l'anesthésie.

Cette sagesse m'informe que les marines ne sont pas en Somalie pour faire un travail de plombier ; ils sont là à risquer leur vie en s'affrontant aux brigands notoires de Mogadiscio, Kismayo, Baïdoa, des hommes mauvais qui se sont calés dans une joue le qat, un stimulant, et qui ont des ailes, qui sont sourds à la mort, à la voix du muezzin qui prêche la morale islamique, aux notions traditionnelles qui fondent la coexistence des clans.

Si ça peut faire avancer les choses, je suis pour l'interdiction stricte faite par les marines à l'importa-

tions du qat dont on ne peut pas dire qu'il contribue au bien-être de la population ; cette interdiction est essentielle pour aider les efforts de paix en cours.

Il y a sans doute des objections de tous ordres à faire — sur la façon américaine de gérer les choses ; leur conduite générale, que l'on pourrait critiquer ; leurs attitudes qui sont probablement tout à fait impardonnables. On dit bien, n'est-ce pas, qu'il ne faut jamais regarder la bouche d'un cheval, par crainte de ce qu'on pourrait y voir. Après tout, on n'approuve peut-être pas ce don lui-même, ni celui qui l'a fait.

C'est maintenant l'heure du spectacle, décembre est là, aussi, allumez le poste sur CNN, ABC, BBC ou la Voix de l'Amérique, enlevez vos chaussures, installez-vous confortablement et détendez-vous.

Nuruddin Farah
décembre 1992

Traduit de l'anglais par Jacqueline Bardolph.